

Le Liberrtaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un régime social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	8 francs
Six mois	4 —
Trois mois	2 —

REDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

Tous les Mandats doivent être adressés au nom de BIDAULT

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	10 francs
Six mois	5 —
Trois mois	2 fr. 50

POUR CELUI QUI NE COMPREND PAS

Doac. — c'est lui-même qui le dit, — M. Mornet n'a rien compris à l'anarchie. Le troisième galon, récemment ajouté sur sa manche, lui confèrera-t-il un peu plus de compréhension? Il est permis d'en douter. Le grand fournisseur des pelotons d'exécution a déclaré: « Je me suis égaré dans quelques réunions; de tout ce que j'en tends, je n'ai retenu qu'une phrase: troubler les esprits. L'anarchie, c'est essentiellement troubler les esprits... »

L'esprit de M. Mornet n'a point été troublé. De son propre aveu, M. Mornet n'a point d'esprit. Et Rappoport qui l'observait tapi derrière sa jumelle marine dit se réjouir de cet aveu, lui qui sans être anarchiste ne manque pas d'esprit.

Jadis, M. Mornet fut socialiste, et inscrivit au Parti, le socialisme même à tout, à condition d'en sortir. On en sort par la droite ou par la gauche, la porte de gauche conduit à l'anarchie, celle-là même qui « trouble les esprits », la porte de droite peut mener jusqu'à la plus vile et la plus odieuse des fonctions, celle d'assassin juridique. M. Mornet a opté pour la droite.

Troubler les esprits! Ah oui, évidemment, les anarchistes sont des trouble-fêtes; depuis Spartacus en passant par Jésus jusqu'à Ravachol et Cottin, il y eut parmi les anarchistes bien des trouble-fêtes. N'y eut-il que de ceux-là? C'est ce qui reste à démontrer.

Tolstoï qui fut des nôtres, écrivait vers 1901: « L'anarchie entre dans la phase dans laquelle le socialisme se trouvait il y a trente ans, elle acquiert le droit de cité dans la mode des braves et assista à quelques réunions. M. Mornet n'est point un savant, il est même fort ignorant. Je vais essayer de lui donner quelques renseignements.

L'anarchie est chose ancienne, et Nettelau dans sa Bibliographie de l'anarchie comprend Rabelais, La Botie et Diderot parmi les précurseurs. Je conseille à M. Mornet de jeter un coup d'œil sur la Bibliographie de l'anarchie de Nettelau.

M. Mornet qui fut socialiste connaît peut-être, après tout, la définition de Mayéras: « L'anarchie n'est qu'un ramassis d'idéologies bourgeoises. Que M. Mornet se garde de cette définition, elle est indigne d'un vrai socialiste; c'est une définition de boutique. En outre de la pauvreté de sa langue, elle renferme une erreur. Je ne sais si c'est pour complaire à M. Mornet que l'anarchie « trouble l'esprit » de Mayéras et lui fit énoncer une contre-vérité, mais à l'avis de cet honorable député internationaliste qui vota les crédits de guerre, j'opposerais l'avis de Nietzsche que le vrai bien: « L'anarchisme n'est de son côté qu'un moyen d'agitation du socialisme, il éveille la crainte, avec la crainte il commence à fasciner et à terroriser: avant tout, il attire de son côté les hommes courageux et audacieux, même sur le domaine spirituel. » (La volonté de puissance. Tome 2, aphorisme 337.)

Les ouvrages ne manquent pas d'ailleurs qui exposent exactement les différentes théories anarchistes. M. Mornet eût pu avec profit utiliser la bibliothèque de Cottin, quelques lectures auraient peut-être pallié sa bêtise... ou sa mauvaise foi.

Toutefois, vraie ou fautive, l'ignorance de M. Mornet s'apparente à celle coutumière du bourgeois et du dictionnaire scolaire: Anarchie: Désordre, confusion... Cependant, le Larousse lui-même donne cette définition: « Système politique et social où l'individu se développe librement en dehors de toute tutelle gouvernementale. » A défaut de la bibliothèque de Cottin, je conseille à M. Mornet de lire le Larousse, il y gagnera, et la vérité aussi.

La vérité c'est que tous les moyens sont bons pour déconsidérer, rendre difficile ou odieux un mouvement idéologique comparable seulement à celui des premiers âges du christianisme.

La foi est identique et capable de « déplacer les palmiers ». L'idéal cependant est différent et, dans un certain plan, opposé. Ce n'est pas la résignation c'est la Révolte; ce n'est plus l'arrière-monde métaphysique; c'est la Terre matérielle, ce n'est plus le pessimisme sombre et douloureux du Gethsémani, mais le rire lumineux de Zarathoustra qui en est l'aboutissement.

Le réquisitoire prononcé contre Cottin nous apprend que tout cela échappa aux observateurs superficiels.

Malgré la différence définie ci-dessus, je conseille à M. Mornet de relire cette fin de chapitre du Moyen-Age de Philéas Chasles où l'auteur constate que de tous les points de l'Empire romain, de tous les mondes, riches ou pauvres, fonctionnaires ou citoyens, tous venaient à la nouvelle idée. Ayant lu il

comprendra peut-être que par un de ces phénomènes de l'Eternel Retour fréquents dans le temps et l'espace, l'anarchie est la force de demain, et que comme le disait Bethmann-Hollweg qui est moins bête que M. Mornet: « On ne fait pas tourner à l'envers la roue de l'Histoire. »

GENOLD.

N.B. — Nous tenons, entre autres ouvrages explicatifs, à la disposition du capitaine Mornet: L'Anarchisme, d'Elzacher. C'est une étude objective fort honnête. M. Mornet peut s'adresser à la librairie du Liberrtaire.

CHRONIQUE SUBVERSIVE

Le Virus Anti-Bolchevik

Les bourgeois ont la frousse! L'épouvantail du complot bolchevik que l'on agit frénétiquement aux yeux de l'opinion égarée et abêtie par plus de quatre ans de misères, de mensonge et d'ignorance; la misérable invention du rapport Guibéau qui fait courir de pitié les plus candides d'entre nous; les cris de putois qu'on écorche de toute la presse réactionnaire et conservatrice hurlant aux chausées de la classe ouvrière, en dénigrant et en calomniant sans relâche ceux de ses militants qui ont osé maintenir bien haut et malgré la tourmente l'étendard des aspirations prolétaires; les poursuites engagées contre Cottin, géant du Liberrtaire — poursuites ridicules, juridiquement, dénuées de fondement, et qui n'ont d'autre motif que l'émotion causée par le geste de notre ami Cottin; la célérité prodigieuse avec laquelle a été conduite l'instruction de ce même Cottin; la rapidité effarante avec laquelle il a été jugé et condamné, tout nous démontre à satiété, par ses actes et par ses écrits, que la classe possédante abuse sa crainte de la justice populaire qu'elle pressent imminente.

Le vent qui souffle d'Est avec une telle vigueur et déferle sur le monde en tempête inévincible, renversant dans sa course vertigineuse les autocraties ancestrales, envoyant rouler aux abîmes les trônes étayés sur une servitude séculaire, balayant d'un seul coup les privilèges acquis par les spoliations de toujours, ce vent régénérateur vient fouetter brusquement en plein visage une bourgeoisie savourant sagement les fruits ensanglantés de la victoire.

Le choc est d'autant plus sensible que cette bourgeoisie sait aussi bien que nous que les peuples ne font très justement aucune différence entre les empires autocratiques et les républiques à masque démocratique.

Après avoir dénoncé quotidiennement, durant des mois et des mois, le péril bolcheviste, la réaction, organisant la résistance, nous en présente l'antidote: le virus anti-bolchevik.

C'est une nouvelle feuille, la Garde Blanche, organe s'intitulant national et contre-révolutionnaire, qui nous en paraît l'expression la plus parfaite. Son titre est tout un programme et ce programme lui-même toute une promesse.

Sy défendant tout d'abord — bien inutilement, d'ailleurs, le style ordurier décelant admirablement la marque de fabrique — d'être royaliste, ce torchon de basse police émet contre le bolchevisme et les « tyrans rouges » les accusations les plus ignobles mêlées aux balourdises les plus invraisemblables.

Le but est simple: fonder un centre de résistance à la propagande bolcheviste en France; à la garde rouge de Lévine et de Trotsky — ce qui sous-entend à leurs disciples de partout — opposer la garde blanche.

Et nous sommes, par surcroît, avertis que de telles « initiatives » réussissent toujours: « parfois complètement, comme en Finlande, où le bolchevisme, en quelques semaines, a été radicalement éliminé. »

Mornet pour l'initiative, illustre de l'exemple de la Finlande. Merci également pour l'aveu. Il est précieux. Nous l'inscrivons sur nos tablettes!

Mais nous doutons fort que toutes ces menaces d'« initiatives », assainies de mesures répressives, qui déjà les comencent, soient assez puissantes pour faire oublier au peuple qu'il a fait tous les frais de la guerre, qu'il est et sera bien davantage encore écrasé d'impôts, que la vie est chère et que les taudis se louent à prix d'or. S'il ne l'a pas vu il sera obligé de s'en apercevoir.

Les événements dépassent les hommes et les réactions.

Le virus anti-bolchevik est mort-né! Jean LIBERT.

Echos et Glanes

LES MINORITES AGISSANTES

La presse bourgeoise de toutes nuances constate avec amertume que les meetings organisés par la C. G. T. ou les organisations centrales qui sont inféodées à sa politique, tournent invariablement à la confusion des manitous qui s'obstinent à vouloir représenter la classe ouvrière.

On peste, dans ces feuilles, contre les insolents perturbateurs qui chahutent sans retenue les réunions ouvrières et en déportent irrévérencieusement les bureaux le plus « union sacrée ».

On accorde alors aux minoritaires qu'ils sont en majorité dans la salle où ils conquièrent ainsi la tribune pour y défendre leur point de vue.

Mais dix lignes plus loin on leur dénie que l'ordre du jour qu'ils font adopter soit l'expression du sentiment de la majorité des assistants.

Il faut être fin comme un lecteur d'une quelconque Liberté pour ne pas apercevoir la contradiction flagrante.

La vérité n'en persiste pas moins: les majoritaires sont des chefs sans troupe.

LES ENFANTS TERRIBLES

Confiance à sa mère, d'une gamine conduite incidemment dans une église: — Tu sais, Maman, je viens d'aller au cinéma du curé. C'était joli. L'acteur est venu sur la scène. Un petit garçon déguisé

en blanc lui a donné à boire. Alors il a sauté, il a fait des révérences, puis il a parlé longtemps. Il a bien parlé, tu sais. Maintenant, seulement y parle pas comme tout le monde. Alors on a rien compris du tout. Evidemment.

EDUCATION

L'école sans dieu n'a rien à envier à l'autre. Celle-ci abrutit l'enfance par des bulbes boudévariens. Celle-là fausse le jugement des bambins en imprégnant leur esprit du respect des idoles républicaines: Etat, Propriété, Patrie.

Toutes deux, dans un touchant accord, ont prêché la haine aux enfants durant la guerre. On s'y préoccupe maintenant du péril intérieur.

Dans une école communale, le lendemain du procès Cottin, une institutrice a posé à des fillettes de dix ans, cette question machiavélique:

— Entre nous, mes petites amies, croyez-vous que l'on ait bien fait de condamner Cottin?

Il a suffi que quelques gamines répondent précipitamment par l'affirmative, pour que les hésitantes, convaincues de la nécessité de l'approbation qui leur était demandée, l'accordassent sans réserve.

Alors, la laïque nous prépare une jolie génération!

Le Glaneur.

L'AMNISTIE POUR TOUS

Le vent est décidément à la veulerie. Partout règne un calme plat. A peine quelques velléités de révolte, quelques sursauts d'énergie.

Quatre années de guerre ont façonné les cerveaux à toutes les servitudes, à toutes les abdications.

Le « bourrage de crâne » intensif a oblitéré le jugement, le spectacle quotidien du carnage a émoussé la sensibilité populaire. Une morne apathie semble envahir la classe ouvrière.

Avant la guerre l'on menait une lutte ardente contre le patronat et son défenseur l'Etat. Les principes du syndicalisme révolutionnaire guidaient les masses vers l'obtention de la liberté et du bien-être. Lorsque les circonstances l'exigeaient on n'hésitait pas à descendre dans la rue, à conquérir de haute lutte les améliorations jugées indispensables.

Devant les abus du Pouvoir, les injustices sociales, contre les iniquités du régime, se dressait frémissante d'indignation la foule ouvrière.

C'était le beau temps où le souffle révolutionnaire agitait le monde du travail où l'Action directe guidait le Proletariat vers l'émancipation.

Aujourd'hui, lorsqu'un différend éclate entre exploitateurs et exploités; lorsqu'un déni de justice est commis; on recense les armes du passé; on fuit la lutte.

On se rend au ministère où à force de salamalesques on essaie de concilier les inconciliables, d'obtenir satisfaction ou tout au moins un compromis qui ne menace pas la « Paix sociale ».

Comment s'étonner du peu d'ampleur pris par la campagne pour l'amnistie. On ne peut pas lutter contre le Pouvoir et en même temps solliciter sa bienveillance.

On organise bien quelques réunions de protestation, mais échelonnées à de longues dates, les unes des autres, qu'elles ne peuvent pas avoir d'influence décisive sur l'opinion publique.

Nous n'avons pas échappé à la contagion. Nous avons eu la bonne volonté de faire quelque chose et lorsque nous nous sommes heurtés au refus brutal du gouvernement; nous nous sommes contentés de protester dans les réunions tenues malgré l'interdiction. Depuis... plus rien. La campagne en faveur d'une amnistie générale est reportée aux calendes grecques.

J'entends bien que nous n'allons pas rester désarmés devant le veto gouvernemental.

Il ferait beau voir que nous soyions les seuls à ne pouvoir nous réunir librement et à réclamer l'amnistie pour toutes les victimes de l'épouvantable tourmente.

Les anarchistes existent. Ils représentent une partie de l'opinion de ce pays. Qu'on le veuille ou non en haut lieu, il faudra bien compter avec eux.

Depuis des années, nous clamons au peuple qu'il n'y a de libertés réelles, d'améliorations tangibles que celles conquises de haute lutte.

Quittons pour un instant les hauteurs sereines de la philosophie. Entrons dans la pratique. Tendons toute notre énergie pour la lutte. Il nous faut la liberté de réunion.

laire sur la masse, la tirer de sa torpeur. L'éveiller aux idées générales, à cette solidarité agissante qui fit lever les foules il y a vingt ans pour la défense du capitaine Dreyfus. Et puis, nous nous, hier, pour arracher Emile Roussel des griffes des tortionnaires militaires.

C'est plus un seul, mais des milliers d'innocents qu'il faut tirer du Bagne.

Il y a des milliers et des milliers de Roussel à rendre à la vie civile.

Les prisons militaires regorgent de délinquants.

Presque tous pour des peccadilles qui, dans la vie civile, leur auraient coûté une amende ou quelques jours de prison. La ferocité des conseils de guerre les a condamnés à des années de prison.

Les pénitenciers d'Algérie et les ateliers de travaux publics sont bondés, à ne savoir où les loger, de victimes des conseils de guerre.

La sévérité la plus implacable a présidé à tous ces jugements. Tandis que l'on passait l'éponge sur les fautes des grands chefs, on a été sans pitié pour les fautes des petits, des humbles, du « matériel humain ».

Depuis quatre mois la guerre est terminée. Derrière les barreaux de leur prison, ils aspirent à la liberté et se demandent avec anxiété si nous n'allons pas les abandonner à leur triste sort. Ils ne comprennent rien à nos tergiversations. Leur impatience, peut apparaître prématurée à certains repus. Elle est légitime. Ce qui ne l'est pas c'est notre manque d'initiative, d'esprit de suite, d'activité.

Il n'y a pas que des victimes militaires. Il y a aussi tous les esprits libres qui refusent de participer à la folie générale. Tous ceux qui firent entendre leurs protestations indignées contre l'immense tuerie. Tous les nôtres qui expient en prison leur fidélité à l'Idéal Révolutionnaire.

Et que soient compris dans la même mesure d'amnistie, tous les déportés des camps de concentration. Nous ne devons pas tolérer les vengeances capitalistes contre les nationaux des empires centraux et de la Russie Révolutionnaire.

Pas plus que nous ne devons permettre l'emploi des prisonniers de guerre — asservis au plus abominable esclavage — dans la reconstitution des régions dévastées, au détriment des ouvriers de la région, pour le plus grand bénéfice des entrepreneurs qui y trouvent une main-d'œuvre peu coûteuse en même temps qu'une arme contre les revendications de leurs ouvriers.

Jamais nous n'accepterons que des travailleurs allemands soient la rançon vivante du militarisme prussien.

Une campagne énergique va rallier autour de nous toutes les énergies éparses et sans emploi actuel. Nous secourons l'anarchie populaire. L'effervescence nous bien par gagner la masse et si nous savons l'animer du souffle révolutionnaire, bientôt l'arrogance gouvernementale tombera devant la véhémence de nos protestations, tandis que les portes des prisons s'ouvriront toutes grandes.

« La force des gouvernants n'est faite que de la lâcheté des gouvernés. »

Eugène JACQUEMIN.

JUSTICE EXPEDITIVE!

« Si le juge à son lit de mort pouvait avoir la vision des errements qu'il a de toute nécessité commises, avec leurs innombrables répercussions sur les vies innocentes, j'ose dire qu'il n'aborderait pas d'un front tranquille le Juge suprême à qui l'envoie le prétre. »

G. CLEMENCEAU.

Le Grand Pan...

Au cours de cette guerre atroce et depuis l'armistice les tribunaux, les tribunaux militaires entre autres, n'auront pas chômé. La besogne, et quelle besogne, ne leur a point manqué. Ceux du temps de paix ne suffisaient plus à la lourde tâche qui leur incombait, il fallait en toute hâte instituer de nouveaux organismes de répression. Et les nouveaux tribunaux d'exception ainsi créés, n'ont pas manqué au rôle qui leur était assigné. Tribunaux correctionnels, conseils de guerre, cours martiales, distribuent et distribuent largement, sans compter — on n'est point éche de la peine des autres — années de prison, travaux forcés, travaux publics, peines de mort.

On ne fut pas avare de condamnations, les temps étant favorables, et chacun écopa au petit bonheur, innocent ou coupable, qu'importe! Les notes de Catherine de Médicis lachées comme des bêtes fauves sur les protestations du jour béni de la Saint-Barthélemy, ne faisant ni trêve ni quartier, ne craignaient pas: « Frappez, frappez toujours. Dieu saura bien reconnaître les siens. » Il s'agissait de sauver la religion, alors. Raison d'Etat. Les historiens ont dû condamner et flétrir comme ils le méritaient de tels procédés sauvages. Il s'agissait, hier, de sauver la Patrie, personifiée par Poincaré, ses généraux et tous les profiteurs de guerre. Raison d'Etat. Il s'agit aujourd'hui de sauver la Société bourgeoise capitaliste, personifiée par Clemenceau, Raison d'Etat. Donc pas de pitié. Machiavel a raison. Tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'adversaires, d'ennemis. Frappez, frappez toujours.

Les hommes imparfaits, les hommes de cœur, à l'esprit droit, intègre — en reste-t-il encore beaucoup?... il est permis d'en douter — apprécieront comme il convient de tels procédés de gouvernement. Et nous nous demandons si les historiens de demain, à défaut de ceux d'aujourd'hui qui sont tous des adulateurs du régime à poigne, seront indulgents pour les pourvoyeurs de prisons, de bagnes, de pelotons d'exécution que sont nos Bouchardon, nos Mornet et autres juges de notre troisième république.

« Quand on est sous la griffe du chat fourré, on ne se tire pas à si bon compte. »

G. Clemenceau,

La Mêle Sociale (page 45).

Qui donc disait que la Justice en notre temps était lente à agir et qu'on laissait moisir et même mourir dans les oubliettes de « la Santé », de « Fresnes » et « d'ailleurs » avant que n'intervienne une condamnation?

Villain, dites-vous, qui tua Jaurès en août 1914, et qui attend encore de passer en jugement.

Villain... Ah! oui. Mais, dites donc, bientôt cinq ans de prévention, ne croyez-vous pas qu'il a suffisamment expié? Mettez-vous à sa place et ne pensez-vous pas que le supplice enduré pendant cette détention si longtemps prolongée ne mérite point pitié, indulgence? Interrogez, voire, un peu votre conscience et dites-nous si vous auriez conscience de condamner cet homme maintenant. Ayons un peu d'humanité, que diable. Il est devenu fou, paraît-il, on le deviendrait à moins. Qu'on le soigne, alors, et qu'on le libère. C'est notre avis, n'est-ce pas le vôtre?...

Mais... Villain a des juges, ce me semble, et doit passer aux assises très prochainement. Justice expeditive.

Almeréya, mort à Fresnes, qui se suicida, ou qu'on suicida, on ne sait au juste, et qui fut arrêté on ignore encore pourquoi.

C'est qu'il y a danger, voyez-vous, à être dans le secret des Dieux. Almeréya en fit la triste expérience et eut, le pauvre, une bien triste fin. Justice expeditive.

Turnel, mort à Fresnes. Un de plus...

« Qui, vous avez raison. Son mandat législatif ne l'a point protégé et, n'ayant point d'avis, il a vu ce qu'il en coûtait de posséder des billets de banque suisses, et de trafiquer avec l'ennemi, ou avec d'autres. On n'est pas encore trop fixé à ce sujet. La tombe garde bien son secret. Justice expeditive. »

Bolo dont le procès arriva juste à

temps pour faire passer inaperçu celui des carburiers... Bolo fut condamné à mort pour avoir touché de l'argent de l'Allemagne. Les carburiers furent acquittés... ils n'avaient fourni que des explosifs à l'Allemagne. Toucher de l'argent de l'ennemi, c'est un crime disent des juges. Lui fournir des armes, moyennant finance bien entendu, bah... fait anodin disent d'autres juges. Et malgré qu'il n'est censé ignorer la loi, allez donc vous y reconnaître après cela. Mais si c'est ce que l'on appelle justice expeditive, inclinons-nous, ne cherchons pas à comprendre, et répliquons: Justice expeditive.

— Et le procès du Bonnet Rouge. — Bien, ma foi, le procès du Bonnet Rouge ne change pas l'idée que nous nous faisons de cette justice expeditive. Duval à Vincennes, ses complices en prison ou au bagne, les juges furent généreux, avouez-le, et surent complaire à l'accusateur public.

« Jusque-là procès des militants pacifistes, internationalistes, qui viennent confirmer en notre esprit le principe expeditif, évidemment démocratique et républicain d'une justice implacable à défaut d'être juste. »

« Je lis dans les journaux que les juges cette semaine ont rendu la justice. »

« Où l'avaient-ils trouvée? »

G. CLEMENCEAU,

Le Bloc, n° 4.

Vite et tout avait dit le « Tigre ». Vité et tout, répéta à l'unisson sa bande de plats valets. Et ma foi, ils tinrent parole... envers d'aucuns. La Justice (avec un grand J), Justice si douce pour les grands, pour ceux qui sont bien en cour, tant imployable pour les petits, le menu fretin, mais non les moins courageux, la Justice suit son cours, on effect, avec un rapidité, un esprit de décision qui doit porter à réfléchir et qui fait pressager des temps de terreur et de pires répressions. Prenons-y garde. Le spectre de la révolution sociale affole notre bourgeoisie et pour s'en sauvegarder, elle frappe à tort et à travers. Anarchistes, syndicalistes, socialistes, on n'y regarde pas de si près, et chacun écope. Oh! quand s'arrêtera cette vague de démente: interdictions, perquisitions, arrestations, condamnations?

Il semble, est-ce une illusion, qu'une main de maître, une main de dictateur, en dirige les coups, qui portent à chaque fois. L'indulgence n'est point de saison et malheur à qui tombe sous la coupe de Thémis, s'il n'est au moins caribier, banquier, gros industriel, accapareur.

Patrie, bourgeoisie, capitalisme, d'une part; Poincaré, Clemenceau, d'autre part, autant de dogmes, d'entités, de consécration qu'il ne faut pas contester, devant lesquels il est dangereux de ne pas s'incliner bénévolement, si l'on ne veut pas se voir accusé du crime de lèse-majesté et voué aux pires gémonies.

Liberté, Droit, Humanité... Chut, n'en parlons pas, ce n'est pas l'heure. Et puis n'avons-nous pas la victoire?... De quoi vous plaignez-vous alors?

« En temps de guerre la Justice sommaire n'est qu'une des mille formes de la force brutale déchainée. »

G. Clemenceau, Le Bloc, n° 71.

En fait de Justice expeditive le record de la célérité vient d'être dépassé et le mérite en revient à M. le capitaine Bouchardon — saluez manants — rapporteur-adjoint au 3^e conseil de guerre, pourfendeur d'anarchistes.

Notre ami Cottin arrêté dans les circonstances que l'on connaît, le 19 février, se vit condamner à mort le 14 mars. Une vingtaine de jours ont suffi pour faire les enquêtes, interroger l'inculpé, le moins, dresser l'acte d'accusation, permettre au juge d'instruction de faire de l'esprit à bon compte, insulter un homme qui ne pouvait lui répondre — ce qui comme tout le monde sait, est une preuve de grand courage militaire et civique — et condamner une doctrine qu'il ne saurait comprendre, pas plus d'ailleurs que son digne pendant le capitaine Mornet (ne l'ont-ils pas avoué?) ce qui n'est guère flatteur pour ces cerveaux obtus.

Voyez Bouchardon écrivant doctoralement cette sentence: « Cottin est une fleur vénérable poussée sur le fumier de l'anarchie. » Pauvre Bouchardon, quel piètre professeur tu ferais et comme la fonction de « curieux » te conviendrait. Mais combien tu es facile à « coller ». Tu crois nous faire insulte en mélangeant à dessein fumier et anarchie et tu nous fais un compliment. Saches-le, docte Bouchardon, puisque tu sembles l'ignorer, le fumier est nécessaire, indispensable, pour la pousse des belles moissons. Pas de fumier, le

blé est pauvre en grain, donne peu. L'anarchie est à l'humanité ce que le fumier est au blé. Pas d'anarchie, c'est-à-dire pas d'idéal supérieur, et l'humanité végète, croupit dans son ignorance, dans sa stupidité, dans sa bestialité et produira inévitablement des spécimens de son genre, qui ne sont point assez rares, hélas ! et ne lui font guère honneur. L'anarchie est donc le fumier qui permettrait la venue des belles moissons futures, que nous récolterons sans lui Bouchardon et nul autre toi. Cela pourrait suffire, ne trouves-tu pas, à l'en boucher un coin ? Mais pour le faire honte davantage, pour rabattre ta « superbe » nous laissons le soin, au maître que présentement tu sers si bien, de le répondre. Et si s'y connaît, lui, tu n'en doutes pas ?... Or donc, voici ce que déclara, en un temps qui n'est pas encore fort éloigné, le journaliste Clemenceau, aujourd'hui président du Conseil, promu à la dictature de ce pays, républicain, démocratique. Ecoute voir un peu :

« Penser, c'est progresser. Un effort de progrès individuel n'est jamais perdu, provoquant ailleurs un autre effort. C'est la pensée libératrice qui tôt ou tard affranchira l'homme de sa propre iniquité ».

« A mesure que la culture progressive développera dans l'homme une force plus grande et mieux réglée, l'individu, sans doute, prendra plus d'importance, et le Dieu Etat suivra peut-être, dans le gouffre commun, les divinités qui furent ».

« Ce serait la belle anarchie rêvée. »

Après la lecture du rapport Bouchardon, l'interrogatoire de Millou et l'audition des témoins à charge, ce fut le tour du capitaine Mornet, accusateur public, qui fut facile de réclamer la tête d'un homme qui, pour sa défense, déclara que s'il eût pu s'échapper il aurait recommencé et qui regretta tout simplement d'avoir manqué son coup. Mais Cottin a su faire il des déclarations du capitaine Mornet. C'est sans broncher, sans émoi qu'il a entendu les appels à la mort du pourvoyeur de pelotons d'exécution. C'est courageusement, sans fanfaronnerie qu'il a revendiqué l'entière responsabilité de son acte de révolte.

Aussi ni les efforts de son avocat, ni les pleurs, ni les supplications de sa femme et malheureuse mère ne purent fléchir la conscience des juges. Cottin, en revendiquant son geste, n'avait-il pas, aux yeux de ces hommes au cœur endurci, inaccessible à tout sentiment de pitié, d'indulgence, prononcé lui-même sa condamnation ? La sentence qui devait être prononcée ne pouvait faire l'ombre d'un doute. Vous savez ce qu'elle fut : la mort.

« Honneur à ceux qui, au nom du droit violé et sans autre passion que celle du juste et du vrai, se révoltent contre les organes attitrés de la loi, trahissant la loi elle-même. »

G. CLEMENCEAU.

L'Aurore, 27 janvier 1918.

Combien en effet il aurait pu à ses juges, prenant prétexte de l'attentat, dont tu fus la seule victime, d'inventer un complot ; les perquisitions, les arrestations arbitraires ne tendaient qu'à cela, comme si un individu résolu comme tu le fus avait besoin du concours, des encouragements d'autres individus pour accomplir l'acte qu'il prémédite.

On t'en a voulu, Cottin, de ne pas avoir prêté le flanc, par les déclarations franches et nettes, à une si ingénieuse combinaison, qui, permettant d'étouffer la propagande anarchiste, aurait valu pour le moins les galons de commandant à M. Bouchardon et qui sait peut-être aussi à M. Mornet. Cela, on ne te l'a pas pardonné.

Aussi, nous ne nous y trompons pas. En toi, ami Cottin, ce sont les théories anarchistes qu'on a voulu condamner. Ce sont nos idées qu'on a voulu atteindre, en espérant, par un verdict monstrueux, effrayer les compagnons.

Mais ta condamnation ira à l'encontre du but poursuivi, que les juges s'en persuadent bien...

Nous attendons un bon mouvement de protestation, de réprobation, contre cette Justice par trop expéditive.

SOLTICE.

Mauvais Choix

Depuis quatre ans passés, l'assassin de Jaurès attend qu'il soit puni d'abandonner sa folie. Et le juge indolgent, dont la clémence oublie, Digère au coin du feu la prose de Barrès !

Il n'a jamais crié : « Mornet, Thévoz, Phébus ! » que vers les délinquants d'espèce moins choisis ; Mais pour eux, sans remords et sans hypocrisie, il est le serviteur de la justice expresse...

A ses dépens, Cottin saura ce qu'il en coûte. De n'avoir point couché sur le bord de sa route Un tribunal populaire, apôtre de la paix ; Et pas assez « vilain » pour qu'on le lui pardonne.

Bien qu'il n'ait accompli le meurtre d'un homme, Il expiera bientôt le tort d'un choix mauvais !

Eugène BIZEAU.

PETITE CORRESPONDANCE

Samazère. — Envoyons bien journal à M. P. Pascal, A. Marquis, Réclamez à la poste. Goret, de Nancy, demande nouvelles de Marcel Inger, qui habitait Nancy en 1917.

Pierre Camblan. — Navons pas reçu mandat. Constant Ferdinand voudrait nouvelles du camarade Asquini Ermengold, lui écrire 70, boulevard Brion, à Amie (Nord).

Hausard demande nouvelles de Jules Comte, de Saint-Quentin, lui écrire 10, rue exacte, rue Saint-Bernard, le jour exact sera donné par la presse officielle d'avant-garde. Adresse la correspondance au camarade Onoré, 23, rue Sédaine (11^e).

COMMUNICATIONS

Le groupe d'Amis de l'Internationale et du Libérateur des 11^e et 12^e, se réunira la semaine prochaine, 2, rue Saint-Bernard. Le jour exact sera donné par la presse officielle d'avant-garde. Adresse la correspondance au camarade Onoré, 23, rue Sédaine (11^e).

Pour paraître prochainement
LA VOIX DU LIBERTAIRE

L'HEURE D'AGIR PAIX PERPÉTUELLE?

La guerre aura coûté à notre pays, en pertes matérielles, deux cents milliards : la moitié de sa fortune totale.

Le déficit, c'est-à-dire l'écart entre les dépenses et les recettes, sera de cinquante milliards à la fin de l'année en cours. Et la France de demain aura à faire face à un budget de 18 à 20 milliards.

Ainsi, à l'heure actuelle, le problème du déficit se complique du problème de l'impôt futur.

Il s'agit de savoir — à supposer l'énorme déficit comblé — comment l'Etat pourra équilibrer son budget de demain, au moyen de quelles ressources ?

En fait, les recettes ordinaires provenant des perceptions directes ou indirectes ne dépassent pas dix milliards. Le déficit annuel en perspective s'élèvera donc à huit ou dix milliards.

Qui nous laisse entrevoir des impôts au moins doubles de ceux que nous supportons présentement.

Or, de l'avis des « spécialistes » les plus sérieux, le contribuable français, en sa bonne moyenne, ne pourra supporter ces charges budgétaires deux fois plus lourdes que les charges actuelles sans choir dans une sorte de misère physiologique.

Pour faire face à ses engagements financiers, c'est-à-dire pour éviter la banqueroute, l'Etat français, s'il était abandonné à lui-même, serait obligé de dévorer ses propres sujets.

C'est pour le coup que le problème du repeuplement subirait un rude échec ! Non seulement le contribuable serait placé dans l'impossibilité matérielle de nourrir une famille, mais il se produirait fatalement un exode des familles et des individus à l'étranger où les conditions générales de la vie apparaîtraient meilleures. Cet exode, cette émigration que rien ne pourrait enrayer ne serait évidemment, en sa quantité ni surtout en qualité, compensé par l'importation d'une main-d'œuvre recrutée, recrutée par les agences patronales dans les contrées les plus arriérées et les plus pauvres de l'univers.

Alors ce serait la mort de la France par l'extinction ou l'éparpillement des Français. Sera-ce là la conséquence de la Victoire à la Pyrrhus ? Peut-être. En tout cas le péril existe, le péril est menaçant.

Pour y échapper, la Bourgeoisie française sera tenue de jeter du lest, de faire des concessions, de faire des sacrifices ; à moins que, tenant davantage à son argent qu'à l'avenir du pays, elle préfère le sacrifice de la nation au sacrifice de son profit.

Resterait-il à savoir si la nation, si le peuple est résigné d'avance à subir le sort fatal qu'on lui prépare, ou bien, si, cramponné au bord de l'abîme, il va, d'un solide coup de rein, opérer son rétablissement d'abord, ensuite culbuter dans le gouffre la Bourgeoisie profiteur et exploitante ?

Les gouvernements clairvoyants — il en est un au moins que la raison d'Etat défend capiti dans les cachots républicains — ne doutent pas qu'il faille en France plus encore qu'ailleurs, modifier radicalement l'assise du budget et prendre l'argent dans les coffres qui le contiennent. Révolution financière que dicte la raison la plus élémentaire mais qui, précisément parce qu'elle est conforme à la raison et à la justice, provoque l'effroi et soulève le scandale.

Attenter au coffre-fort ? Horreur ! Il faudra pourtant que le coffre-fort paie, de gré ou de force.

Deux mesures s'imposent demain inéluctablement :

La confiscation des fortunes.

La monopolisation des grandes industries.

Il ne faut d'ailleurs pas se dissimuler que, pour radicales et socialistes qu'elles soient en apparence, ces mesures n'amélioreront pas d'une façon acceptable — j'entends momentanément acceptable — les conditions de vie ouvrière, car fatalement l'œuvre des lois sociales — assurances, instruction, hygiène — toujours onéreuse subira un ralentissement par vice budgétaire, tandis que le protectionnisme forcé dont s'entourera l'Etat pour sauvegarder le bénéfice de son exploitation ainsi que les intérêts du capitalisme privé feraient un consommateur-contribuable tout espoir d'un abaissement des prix au niveau de ceux en cours dans les autres pays. Déjà ne voyons-nous pas les classes ouvrières d'Angleterre et même de Belgique, bénéficier de prix d'achat bien inférieurs à ceux que nous sommes tenus de payer ici pour nous vêtir, pour nous loger, pour nous nourrir ?

La solution démocratique du problème financier, aussi audacieuse que nous la rêvions, n'apparaît donc pas encore suffisante pour garantir à la classe ouvrière de France une sécurité vitale.

La seule solution équitable serait celle qui révolutionnerait, à la Russe, proclamerait la banqueroute de l'Etat bourgeois et procéderait à la liquidation sociale par voie de dictature prolétarienne.

N'oublions pas que nous sommes en plein domaine de l'hypothèse. Hypothèse la révolution ouvrière. Comme sont hypothèses encore l'indemnité de guerre qui paiera les déprédations matérielles et la Société financière des Nations soldant notre déficit.

Que sera la réalité ?

La classe ouvrière est muette et comme frappée d'ataxie. Qu'y a-t-il sous cette somnolence ?

De leur côté les hommes au pouvoir, tout occupés qu'ils sont à dresser une carte d'Europe future satisfaisant à tous les impérialistes, se laissent mollement interpellés et se gardent de découvrir leur plan, s'ils en ont un.

L'homme est entr'ouvert. Le voit-on ? Ni du côté populaire, ni du côté gouvernemental, ne se dessine la moindre directive d'action. La béatitude parfaite semble régner. On attribue cela à la griserie de la Gloire !

Cependant les puissances capitalistes — Haute Banque, Haute Industrie — travaillent. J'entends par là qu'elles accomplissent en silence et secrètement une besogne que nous soupçonnons

seulement, mais dont nous pourrions légitimement nous inquiéter si l'expérience du passé nous avait rendus plus intelligents et plus perspicaces.

Attention, l'avenir du prolétariat se joue actuellement dans les grands conseils syndicaux, autour des tapis verts des salons administratifs.

Ce n'est pas le moment de s'endormir devant l'écran des cinémas. L'heure est grave. Jamais, dans l'histoire du peuple français, ne se présente une conjonction aussi impérieuse de motifs moraux et de motifs matériels pour l'action.

Entreprise à temps, l'action ouvrière peut être décisive. Retardée, elle court le risque de demeurer inefficace, impuissante.

L'heure d'agir a sonné. Ne laissons pas passer le moment propice de l'offensive.

Nous pouvons emporter tous les obstacles si nous le voulons.

Mais il faut que nous le voulions.

RHILLON.

Tribune Féminine

Je n'aime pas les assassins... Ainsi écrit une « Parisienne » dans « Bonsoir », édition vespérale de l'« Œuvre ».

Qui aime les assassins ? Personne, ou si peu, nous, encore moins que d'autres, quoique nous soyons anarchistes et que ce mot ayant, pour le vulgaire, perdu sa signification étymologique, est synonyme de criminel, bandit, assassin.

Non, nous n'aimons pas les assassins ! Le meurtre nous apparaît comme un geste horrible et laid et notre tempérament, notre désir d'universel amour nous le font réprouver. Mais nous voulons savoir, nous voulons dissiper les équivoques et connaître les causes qui créent des assassins. Ce n'est pas au bras qui frappe que va notre réprobation, mais à ce qui arme le bras.

Et cela, n'est-ce pas certainement point été envisagé par la « Parisienne » de « Bonsoir » ?

Ce qui est vrai pour Cottin, l'est aussi, quoique pour des motifs différents, pour tous les assassins. Je ne veux pas essayer de démontrer pourquoi il y a des assassins, sur ce qu'il faudrait faire pour qu'il n'y en ait plus, les camarades étant suffisamment éclairés de la question et je termine là, mon papier est saturé.

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

Sonia.

Notes d'une Révolte

Un verdict. Ils l'ont condamné à mort.

Ne savent-ils pas qu'on peut tuer les hommes, non les idées, et que l'heure vient quand même, avancée par les gouvernements féroces et stupides, où les orages annoncés dans les cœurs humains éclateront, formidables ?

Je l'ai dit : je hais le meurtre, quel qu'il soit. Mais je songe à cette énergie, à cette jeunesse qui bientôt seront au néant, et que l'on sacrifie à la question et je termine là, mon papier est saturé.

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

« N'aime pas les assassins » mais qui probablement ne sut écrire que des boulanges à la gloire de ce monstrueux assassinat que fut la guerre...

La population de l'Europe s'accroît chaque année, avant la guerre, de plus de 4 millions d'habitants. En dix ans il fallait procurer travail, débouchés, nourriture pour une population supplémentaire supérieure à celle de la France.

Et l'on s'étonne que les nations se soient trouvées en état de concurrence économique que le heurt formidable se soit produit ?

On cherche les responsables. On incrimine les gouvernements. On accuse le régime capitaliste. Sans nier comme causes déterminantes immédiates celles qui peuvent provenir des chefs d'Etats, des maîtres de la finance et de l'industrie, j'ose dire que la cause initiale, originelle, profonde du grand cataclysme est cette exubérance constante de la population européenne.

Tous les pays sont, à des degrés divers, responsables de la tuerie, car tous — la France exceptée peut-être — avaient une population qui augmentait trop rapidement au regard de leurs ressources propres et de l'accroissement possible de ces ressources.

Pour faire vivre l'afflux permanent de ses habitants, chaque nation s'est vue dans l'obligation d'élargir sa place au soleil ; chacune a dû, soit menacer la place déjà occupée ou convoitée par d'autres, soit prévoir le débordement de ses voisines et agir pour s'en préserver et le maintenir.

Qu'après la guerre l'accroissement de la population européenne et mondiale ne soit pas modéré, les mêmes causes produiront les mêmes effets. La paix sera durable, comme toutes les paix jusqu'ici, mais elle sera purement et universelle.

Et cette menace de guerres nouvelles est sans cesse immédiate. La planète est étroite, la terre avare, la science, si merveilleuse pourtant, impuissante.

De nouveaux peuples à la natalité formidable se civilisent, et sont prêts à entrer dans la concurrence forcée. Les Américains, les Jaunes, par prévoyance ou nécessité pressante réclameront, réclament déjà, leur lot dans le partage de la terre...

Et voyez ce qui se passe à la Conférence de la paix. N'est-ce pas le maquignonnage, la rapine qui se déchaîne ? Il n'en peut être autrement. Chaque nation veut se réserver les matières premières pour son industrie, des débouchés pour son commerce, autrement dit : la plus grande latitude, la plus large place au soleil pour l'activité, la nourriture, l'accroissement de ses habitants.

On avance sans doute que cette guerre abolira la guerre. Je prétends qu'on se leurre si, en décevant l'union des peuples, on pense avoir trouvé la solution du problème. Reste encore « la véritable énigme du sphinx » comme a dit Huxley, la question de population.

L'instauration de la Société des nations

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée, meurtrière, ignoble aussi, de la lutte entre individus.

Si les délégués des nations ou des peuples veulent vraiment le bonheur des peuples, la fin non seulement des catastrophes guerrières, mais de ce cataclysme permanent qu'il s'appelle la misère, s'ils désirent vraiment le règne véritable de la justice, de la liberté, de la paix individuelle et sociale, ils doivent oser regarder en face la source profonde des fléaux humains.

Leur objectif doit être de tendre à la suppression des prolétaires (de proles, en latin, lignée), de s'engager à faciliter la propagation parmi les faiseurs d'enfants (prolétaires) des mœurs sexuelles des plus instruits, de l'élite, de proclamer nécessaire, dans leurs patries respectives, le contrôle sur la multiplication des naissances, sur l'accroissement des habitants.

Il n'y a pas, à mon sens, de procédé plus rapide pour procurer à chaque individu les choses nécessaires à une existence libre, indépendante et digne : il n'y a pas de spécifique plus certain pour amener l'union, la fusion des peuples en une humanité laborieuse et pacifique.

(1). Un point de vue.

G. Giroud.

Les guerres guerrières ne sont que des crises de la concurrence vitale entre peuples et nations. La forme violente, exceptionnelle, concentrée qu'elles revêtent, si on parvenait à les supprimer, laisserait intacte la forme quotidienne, si elle n'était sée,